

**L'otage israélienne
libérée raconte**

**Elle se bat pour le retour
de son fiancé**

**La seule vérité
sur ses amours**

**ÉLISABETH FAIT
SENSATION**



Delphine

**PRINCESSE
ET MANNEQUIN**

Ses confidences exclusives



SOMMAIRE

Encore plus de reportages exclusifs

NOA, OTAGE LIBÉRÉE : SON TÉMOIGNAGE GLAÇANT

« J'ai vu mes amis se faire tuer sous mes yeux. Je porte cela en moi chaque jour. » Un document



LA SENSATION ÉLISABETH
Étincelante à Luxembourg,
elle continue à susciter le mystère
quant à ses amours



L'ALBUM DE L'ÉVÉNEMENT
Les photos des journées historiques
au Luxembourg et l'interview de
Stéphane Bern au palais



LA FRANCE S'ENFONCE
Prêts pour un retour aux urnes ?



PAROLES D'EXPERT
Comment empêcher les fake news ?



GRAND REPORTAGE
Taïwan, la peur du grand
débarquement



**NOTRE
SUPPLÉMENT**
Vive la déco !



**DELPHINE
MANNEQUIN**

**La fille d'Albert II
crée la surprise**



Le poids des mots, le choc des photos
**RÉSERVEZ VOTRE PARIS MATCH CHEZ
VOTRE MARCHAND HABITUEL OU ABONNEZ-VOUS**
CHOISISSEZ LES MEILLEURES OFFRES

Retrouvez aussi en fin de magazine
NOS PAGES VIPS & NOTRE INTERVIEW I LIKE BELGIUM

Par internet : abonnements@ipmgroup.be
Par courrier : Paris Match, Service Abonnements, rue des Francs 79, 1040 Bruxelles.
Pour tout renseignement et demande d'abonnement, nous sommes à votre disposition
tous les jours de 8 h à 17 h et le samedi de 8 h à 13 h. Tél. : 02 744 44 66





Elle a fait sensation lors de la dernière fête nationale, arborant une tenue aux accents gothiques du jeune créateur belge Judassime. La princesse Delphine de Saxe-Cobourg est, de longue date, une voix belge qui porte dans le monde de la mode et de la culture, avec une vision et un style reconnaissable. À l'occasion de la Semaine de la mode belge (du 11 au 18 octobre), elle lance « A Touch of Delphine », alliant classicisme intemporel et imprimés joyeux.



Elle crée « A Touch of Delphine » pour Mayerline Brussels. L'événement fort de la Semaine de la mode belge

DELPHINE PRINCESSE ET MANNEQUIN

PAR EMMANUELLE JOWA
PHOTOS MAYERLINE

La princesse Delphine soutient de longue date la création, notamment vestimentaire, par des coups de pouce à de jeunes artistes ou des passerelles avec des labels ayant pignon sur rue. À l'occasion d'une capsule qu'elle lance pour une marque belge, elle nous livre son regard d'artiste protéiforme sur l'art et la vie comme elle va. Sous le tailleur sombre, elle signe une doublure pop-art qui délivre un message comme elle les aime : « Soyez vous-mêmes et restez-le. » Une question de santé mentale, explique-t-elle.

Elle est beaucoup plus « tradi » qu'on ne l'imagine

À découvrir, sur ces photos très glossy, la princesse Delphine dans un tailleur anthracite ou tabac à la coupe épurée, on a cette image d'une sérénité nouvellement affichée, tout en sobriété. Des lignes nettes, une photo qui claque. Un caractère « lisse » qui contrasterait avec la flamboyance et l'éclat auxquels elle nous a habitués. C'est un joli cliché, sans doute, mais c'est surtout cela : un cliché.

Un autre raccourci consisterait à dire qu'elle a cherché le contraste par rapport à la tenue qu'elle portait, il y a quelques semaines encore, pour le 21 juillet. Celle de Judassime, un créateur

belge féru de gothique. Faux encore. Y voir une forme d'antithèse serait mal connaître l'artiste qu'elle est. Fondamentalement et plus que jamais. Tout est lié, tout est dans tout, la création est omniprésente. Et prend des formes diverses. Ici,

La princesse prépare une expo pour début 2026, teintée de fraternité et de paternité, d'amour filial, d'amour tout court. Un leitmotiv de son parcours

c'est la doublure des tailleurs qu'elle a dessinée, couleurs pimpantes et imprimé ludique : les lettres « blabla ». Le message reste constant. Sus aux potins mondains. « Be yourself », « Don't give up ». « Be happy ». Savourez chaque instant de la vie.

Il ne faut pas voir non plus dans ces créations un message féministe au sens strict. Delphine déteste les barrières et se veut universaliste.

Autre idée reçue à laquelle elle entend tordre le cou : elle n'est pas « excentrique », ni « provocatrice », dans un sens un peu bateau. Elle est, en réalité, beaucoup plus « tradi » qu'on ne l'imagine. « Ma vie est au fond très routinière », dit-elle. « Travail, travail, travail. Et mes valeurs sont on ne peut plus paisibles : famille, famille, famille. En fait, je ne suis pas drôle du tout ! »

Un quotidien mesuré, sage, composé d'horaires sains et de sport, n'éteint donc pas la flamme de la créativité. Au contraire, elle en est la condition sine qua non à ses yeux.



Delphine et son œuvre « Blabla », qu'elle amène aujourd'hui dans les milieux de la mode.

Cette discipline lui permet, en s'installant chaque jour dans son atelier comme on va au charbon, de se placer dans les conditions de la création. De la production. Elle parle de cette saine obsession et du plaisir qu'elle a aussi à sortir de cette solitude pour travailler en équipe à l'occasion. Avec d'autres critères, d'autres contraintes. Son travail est cela avant tout : une impérieuse nécessité. Elle y est totalement dévouée. Les mes-

sages, les amis, la famille, tout cela forme un univers qui encadre, renforce la passion. Elle entretient l'ensemble avec soin. Tel un petit soldat, dit-elle parfois.

Delphine parle aussi de cette expo qu'elle prépare pour début 2026. Largement figurative, autobiographique aussi, teintée de fraternité et de paternité, d'amour filial, d'amour tout court. Un leitmotiv de son parcours. — E.J.

[SUITE PAGE 18]



La collection compte des pièces intemporelles, dont des tailleurs sobres avec un côté « executive woman ». « Ce que je conçois pour des femmes, je voudrais le faire pour les hommes », dit-elle.

« Nous, les Belges, pouvons réaliser des choses magnifiques, mais nous sommes moins forts pour parler de ce que nous créons »



Un entretien avec Emmanuelle Jowa

■ Paris Match. « A Touch of Delphine » est décrit par la marque Mayerline comme « un mélange unique d'élégance classique et de touche créative décalée ». Telle est donc la signature de la collaboration que vous lancez à l'occasion de la Semaine de la mode belge. La collection compte des pièces « intemporelles », dont des tailleurs sobres avec un côté « executive woman » et un « twist », cette doublure aux tons vifs. Est-ce une façon de rappeler le pouvoir de la femme contemporaine tout en gardant un regard ludique ?

Princesse Delphine. Ce sont effectivement en quelque sorte des « business suits », pour des femmes qui vont devoir notamment affronter des moments « challenging », stimulants, parfois difficiles. Mais le but est de trancher avec le côté sérieux du tailleur. Dans les phases de la vie professionnelle au sens général du terme, j'aime rendre les choses un peu moins pesantes.

Votre signature graphique, « blabla », qui dénonce le « small talk », relève de la posture que vous affichez souvent : ni punk ni dissidente, plutôt joyeuse, au fond.

C'est un clin d'œil, comme un tatouage qu'on ne voit pas de prime abord. J'aime qu'on puisse avancer dans la vie avec un peu d'humour. La femme peut retrousser ses manches et mettre quand elle le veut la doublure en évidence. Ça peut rendre certaines situations lourdes plus gérables ! La couleur a également un sens, ce n'est pas juste décoratif. Le choix d'un ton me donne de la confiance, de l'énergie. Ça permet de mieux appréhender certaines situations et j'espère, dans ce sens, que la création textile peut apporter un support, sinon psychologique, du moins un peu émotionnel. Ce que j'aime dans le vêtement, c'est que la personne va la porter à l'extérieur mais aussi contre sa peau. Il y a quelque chose de public et d'intime. De même, ça m'émeut toujours quand je vois une de mes œuvres partir chez quelqu'un. Je me dis « Mon Dieu, je suis là, dans leur maison... »

En 2022, vous avez participé à l'émission « Dancing With the Stars » en Flandre, une expérience qui a été extrêmement importante, voire fondatrice pour vous. Vous aviez alors adressé un message aux femmes de plus de 50 ans, les encourageant à se dépasser, à se souvenir que le champ des possibles reste énorme. Qu'il ne faut jamais craindre le regard qu'on porte sur vous. Adressez-vous ici aussi un message à une certaine génération de femmes au travail face aux reliquats

« Cette notoriété permet de mettre l'accent à l'étranger sur le « Belgian made ». »

« La femme peut retrousser ses manches et mettre quand elle le veut la doublure en évidence. Mon but, à travers des touches d'humour, des décalages, est de rendre certaines situations lourdes plus gérables. »

de machisme qui peuvent subsister ?

Oui, mais non ! Je tiens à rappeler que j'ai déjà conçu des accessoires pour hommes. J'ai composé il y a quelque temps une petite collection de ce qu'on appelle des mini-structures : des boutons de manchettes, par exemple. J'ai depuis longtemps envie de mettre l'homme en avant aussi. Et ça m'intéresse beaucoup de continuer à le faire. Ce que je conçois pour des femmes, je voudrais le faire pour les hommes.

Votre démarche n'est donc pas féministe au sens strict. Vous n'aimez d'ailleurs pas être dépeinte comme telle ?

Je n'aime pas être placée dans une catégorie. Parce qu'être féministe, ça oblige déjà à être femme. On peut être une femme réellement, profondément, mais ne pas avoir envie de réagir tout le temps comme une femme non plus. Je sais que j'ai la chance de m'appuyer sur de nombreuses femmes et hommes courageux qui ont combattu et combattent encore pour l'égalité. Ce point est essentiel et il est naturellement ancré en moi. C'est une évidence.

La fluidité des genres est une réalité aujourd'hui. Vous soutenez par ailleurs la cause LGBTQIA+, comme on l'a vu avec le choix de Judassime pour votre tenue du 21 juillet dernier, un créateur qui revendique notamment cette fluidité. Dans la robe que vous portiez, il n'y avait nulle intention de séduction au sens traditionnel du terme. Cela dépassait le cadre strictement esthétique. Est-ce le cas ici aussi ?

Bien sûr. S'il y a quelqu'un à séduire, c'est avant tout soi-même. Il faut être confiant. Le vêtement peut y contribuer. J'ai noté que les tailleurs de Mayerline, comme ceux de Judassime et de tant d'autres créateurs belges que j'aime, font le job.

Ils sont très inclusifs, valorisent toutes les silhouettes, dans le sens d'un bien-être. Chez Judassime, la signature graphique est faite de couches de vêtements, souvent très fines. C'est important car cela compose une protection, une forme d'armure. En tant que « queer » revendiqué, ce créateur a beaucoup souffert des quolibets dans la rue parce qu'il marchait ou parlait d'une certaine manière. Cette accumulation de couches dans ses créations est liée à la violence et la tristesse qu'il a endurées. Dans le cas de Mayerline, les tailleurs ont une coupe un peu masculine, épaulée, dans un esprit assez années 1980. Cela leur permet de bien tomber quelle que soit la

« J'aime qu'on puisse avancer dans la vie avec un peu d'humour »

morphologie de la personne qui les porte. Cela me touche aussi. Quant aux messages que je délivre à travers les vêtements, il y eut notamment une colombe, intégrée à la robe rouge que je portais le 21 juillet 2022. C'était un symbole de paix destiné à transmettre un message d'espoir général, avec en toile de fond la guerre en Ukraine, qui avait commencé quelques mois plus tôt. C'était une création du Belge Pol Vogels, qui n'avait alors que 22 ans. C'était la première fois qu'il créait une tenue pour une femme. J'aime ce genre de rencontre artistique et de croisement.

Sur quels critères se basent vos choix pour des partenariats potentiels, ces « mariages » professionnels que vous prizez ?

Je veux que mes créations vivent et soient visibles dans la rue, dans les bureaux et dans la vie quotidienne à la maison. Les choix que je fais se portent souvent sur des productions belges. C'est le cas de Mayerline. Ce n'est pas juste une marque de mode, mais un label belge qui existe depuis 1957 et avec lequel je partage des valeurs. J'apprécie leur philosophie. Ils font pas mal de choses qui me ressemblent. Ils soutiennent

par exemple Pink Ribbon (NDLR : une organisation à but non lucratif agissant en faveur de l'amélioration du traitement du cancer du sein)

et les actions liées aux cancers qui touchent les femmes. Ils sont très forts pour valoriser celles-ci. C'est une sorte de « mariage » qui colle bien, une façon de créer quelque chose, un peu comme en famille, comme je l'ai fait avec le label de maquillage Couleurs de Noir.

Vous n'hésitez pas à poser vous-même, comme vous l'avez fait souvent pour vos propres créations. Vous vous êtes prêtée récemment à un shooting de mode pour un magazine néerlandophone avec votre fille Joséphine.

Joséphine adore aussi soutenir les créa-

teurs belges. Nos talents sont uniques et nous avons aussi d'excellentes écoles de mode, réputées à travers le monde. Nous, les Belges, pouvons réaliser des choses magnifiques, mais nous sommes moins forts pour parler de ce que nous créons. Pour le shooting que vous évoquez, il s'agissait de marques connues aussi, comme Essentiel et Scapa.

On dépasse là le cadre du créateur de l'ombre...

Oui, parce que ces maisons ont acquis une notoriété internationale, mais cela permet justement de mettre l'accent à l'étranger sur le « Belgian made ». J'ai rapproché de petits labels belges et de grands noms, réunissant ainsi des jeunes et des marques historiques. J'aime aussi valoriser les couturiers de l'ombre. Et il y en a, croyez-moi, dans tous ces grands labels belges qui s'exportent déjà !

Votre curiosité naturelle pour le monde vous rassemble, votre fille et vous. Un goût de la création aussi ?

En effet. Joséphine a beaucoup de talent, comme son frère Oscar, d'ailleurs. En revanche, ils ne veulent pas du tout suivre ma voie d'artiste professionnelle. Et je les comprends. Ils réalisent que c'est un métier dur, où l'on est très seul. Un métier dans lequel on n'est jamais sûr du lendemain.

Vous leur conseillez ce type de voie ?

Non. Je leur demande de faire d'abord des études qui pourront leur permettre de faire autre chose. Pas seulement d'être plasticien ou plasticienne. Le problème ne se pose pas, car ils ne ressentent pas ce besoin impératif de créer. Pour se lancer dans cette vie, il faut éprouver une sorte de nécessité. Chez moi, c'est quasi obsessionnel. C'est une dévotion.

Joséphine a fait il y a peu sa rentrée dans une université étrangère où elle va compléter son cursus. Après un bachelier à l'Université de Leiden, aux Pays-Bas, elle va [SUITE PAGE 20]



« Depuis des mois je travaille sur l'amour, sur les liens filiaux »

suivre un master en droit international. Elle a le goût de cette matière, de l'humanitaire aussi. Votre parcours a-t-il contribué à développer chez elle une passion pour la justice, pour l'équité ?

Joséphine est fascinée par le droit, parce que c'est une jeune fille qui veut être dans l'action. Elle sait qu'en le connaissant, en le pratiquant, elle peut contribuer au changement. Le modèle de Marc Uyttendaele, spécialiste du droit constitutionnel, lui a montré qu'on pouvait, en tant qu'avocat, faire évoluer le droit, les choses au sens large, avoir un impact sur la société. Cela la touche beaucoup.

Avec Jim O'Hare, votre compagnon, vous avez inculqué à vos enfants la notion de travail. Vous leur rappelez souvent le sens des réalités ?

Oui, très régulièrement. Tous deux ont travaillé cet été encore comme caissiers dans un grand supermarché. Mais Joséphine sait aussi, comme Oscar, qu'aujourd'hui, avec ou sans diplôme et quel que soit son niveau d'études, on est toujours remplaçable. Ils savent que s'ils refusent de travailler tard, par exemple, quelqu'un d'autre le fera à leur place et prendra leur job. C'est comme ça. Ils en sont extrêmement conscients.

Vos créations comprennent de la peinture, du dessin, de l'écriture stylisée, de la poésie, de la vidéo, des vêtements, des foulards, des bijoux, des accessoires de table, du packaging, du relooking d'objets pour certaines marques aussi... Comment décririez-vous l'ensemble de votre démarche ?

Je suis un peu ambassadrice du « craftsmanship », de l'artisanat en Belgique. Je dessine par exemple des bijoux qui sont associés à des diamants et de l'or blanc. Là encore, il s'agit d'un mariage entre une marque belge, Baunat, et moi. Je vais lancer cette nouvelle collection en novembre à Paris. Elle ira ensuite à Hong Kong, Zurich et ailleurs.

Parmi vos nombreux projets, il y a une expo de peintures qui seront très figuratives. Cela répond à une évolution de votre travail et à un

contexte plus large.

Oui, des peintures très autobiographiques aussi. Il y sera notamment question de l'importance de la famille, de la paternité. Ce seront des peintures acryliques sur toile avec énormément de paillettes et un mélange d'émotions : humour, tristesse, gaieté... Ces toiles devraient être exposées en janvier prochain à la galerie Guy Pieters. Depuis des mois, je travaille sur l'amour, les liens filiaux. Peut-être que quand les choses s'apaisent, le figuratif est plus indiqué. Quand elles vont très mal, il est parfois préférable de rester dans l'abstraction. Ce retour sur les liens de paternité est lié à la maturité aussi. En vieillissant, on a tendance à revenir en détail sur son enfance, on en parle plus que de ce qui s'est passé la veille. On l'a tous vécu avec des proches. Il y a aussi le fait que mes enfants grandissent, que je les vois partir.

Vous sentez-vous aujourd'hui plus ou moins libre qu'avant, dans vos projets notamment ?

Je me sens libre dans le sens où ma manière de fonctionner ne change pas vraiment. Je peux paraître comme quelqu'un d'écocentrique. C'est un cliché qu'on peut sans doute associer aux artistes. Et puis, sous des allures un peu « arty », je suis finalement assez conservatrice. Dans la réalité, je ne suis pas du tout bohème, ni fofolle. Je fonctionne avec des horaires stricts. Je ne suis pas très drôle. Je suis même assez ennuyeuse !

Avez-vous l'impression aujourd'hui d'être perçue pour ce que vous êtes plus que pour votre statut, dans le domaine artistique comme dans d'autres sphères ?

Les gens me proposent des projets non pas parce que je suis princesse, mais pour mon voyage, pour ce que j'ai accompli, pour ce que je fais, pour la façon dont je vis. J'ai osé et dit évoluer certaines choses et c'est pour cela, je pense, que j'ai une certaine notoriété. C'est davantage lié à ce parcours, à mes choix, à ma vie.

Le fait d'avoir vécu une vie de citoyenne lambda avant d'être reconnue comme membre à part entière de la famille royale vous a-t-il donné une crédibilité supplémentaire auprès du grand public ?

Je l'ignore. Aujourd'hui, personne n'est en dehors de la réalité. En tout cas, je n'en ai pas l'impression. Je n'ai aucune envie de me profiler comme quelqu'un qui détient

draît une sorte de monopole sur celle-ci. Chacun a son parcours, on le subit, on le vit, on le maîtrise parfois. Il faut tenter d'en tirer le meilleur.

Pensez-vous, avec le recul, que le fait d'avoir été reconnue comme la fille du roi Albert, ce long combat que vous avez remporté, a changé quelque chose en vous ?

J'ai en tout cas tout fait pour continuer à rester moi-même, fidèle à ce que je suis. Il fallait, pour survivre, du moins pour ne pas couler, conserver mon identité profonde. Je me suis dit que je ne pouvais pas me changer, ni remplacer qui je suis pour plaire ou correspondre à des attentes hypothétiques. C'était une question de survie mentale. En parlant de recul, en décembre, la VRT va diffuser une série d'entretiens avec des personnalités comme Bart De Wever, le virologue Marc Van Ranst ou encore le cinéaste Adil El Arbi. Je suis très fière de faire partie de cette sélection. La chaîne nous avait tous interrogés de la même manière il y a cinq ans et on nous a posé à nouveau les mêmes questions. À l'époque, on nous demandait comment on se voyait dans cinq ans, si je m'imaginais plus ou moins heureuse, etc. J'avais répondu « moins ». Dans l'émission de décembre, on confronte nos réponses de l'époque à celles d'aujourd'hui.

Et êtes-vous, de fait, moins heureuse qu'il y a cinq ans ?

Oui. Parce qu'il y a cinq ans, je venais de gagner mon action en justice. J'étais heureuse, mais, en même temps, je redoutais le monde à venir pour mes enfants. Je n'étais pas la seule d'ailleurs à craindre les conflits, une dégradation de l'environnement, de la société... Nous étions, il faut le rappeler, en plein Covid. De manière générale, les prévisions de chacun se sont plutôt vérifiées, notamment en termes d'inquiétude sur le monde. Avec le virologue Marc Van Ranst, nous nous sommes dit : « Là, il faut profiter de la vie. Parce que ces cinq années ont passé très vite. »

Mais par rapport à votre combat, vous considérez-vous comme moins heureuse cinq ans après ?

Non, sur ce front, il y a eu une évolution, avec un côté très positif. Dans ce sens, et sachant la chance aussi que j'ai de faire ce que j'aime et d'avoir une belle famille, je me suis sentie un peu gênée d'avoir donné cette évaluation mitigée. Ça m'énerve d'être



En 2022, lors du mariage de la fille de la princesse Astrid, la princesse Maria Laura. La princesse Delphine avec son compagnon, Jim O'Hare, et leurs enfants, la princesse Joséphine et le prince Oscar. Ces derniers sont « tous deux très talentueux », indique Delphine.

« Dans la réalité, je ne suis pas du tout bohème, ni fofolle. Je fonctionne avec des horaires stricts. Je ne suis pas très drôle. Je suis même assez ennuyeuse ! »



toujours angoissée. C'est parce que je pense beaucoup à l'avenir de mes enfants au lieu de vivre le moment. J'aime bien me battre contre ce qui me terrifie, affronter mes peurs... Bon, je ne vais pas me jeter d'un avion en parachute, mais j'essaie de faire face.

Cette anxiété remonte à la petite enfance ?

Sans doute, mais l'angoisse va croissant et je crains que ce ne soit justifié. Il y a une accélération des conflits dans le monde, des phénomènes environnementaux alarmants, etc. En parlant de mon enfance, il est vrai que j'ai encore ce souvenir ancré en moi : l'atmosphère de tension à l'époque des menaces de l'IRA en Angleterre, où je vivais. J'étais très jeune, mais j'ai gardé ce souvenir cuisant de moments où, tout à coup, un grand magasin comme Harrods était évacué, ensuite hyper surveillé, où le métro pouvait être bouclé, où la moindre poubelle dans la rue était susceptible d'abriter une bombe... Ça reste gravé en moi.

Vos enfants sont-ils au diapason avec vous par rapport à l'apaisement qu'a apporté votre reconnaissance ? Comment ont-ils vécu ces cinq années ?

Maintenant, les choses sont claires et nettes. C'est beaucoup plus serein, bien sûr. Ils aiment bien la notion de justice, et la justice tout court, que ce soit pour moi ou pour d'autres. C'est une histoire positive. Il aurait été dommage que la justice ne soit pas rendue comme elle l'a été, car cela les aurait jetés dans un monde où ils n'auraient plus eu foi en elle. Ils savent, bien sûr, qu'elle n'existe pas toujours, mais maintenant, ils savent aussi que c'est possible. C'est quelque chose qui donne un élan dans la vie de jeunes. Ils ont d'ail-

leurs demandé à ajouter mon nom au leur (NDLR : les enfants de Delphine ont donc fait modifier leur nom de famille pour accoler celui de leur mère à celui de leur père, comme le permet la loi, une décision validée par un arrêté royal de novembre 2024). Ils ont bien sûr toujours voulu porter le nom de leur père, mais ils voulaient aussi porter le mien. C'est quelque chose de très contemporain et d'équilibré.

Sont-ils tiraillés de temps à autre entre les deux tranches de vie qu'ils ont vécues ? Ont-ils l'impression parfois de ne pas pouvoir répondre à certaines attentes dans les questions qu'on leur pose, à l'école ou ailleurs ?

Les personnes qui posent le plus de questions à mes enfants, même de façon indirecte, et qui font le plus de « blabla », de potins, viennent le plus souvent de l'aristocratie. C'est le resenti d'un vieux monde, sans doute. Pour ma part, je n'ai nul besoin d'impressionner quiconque par mon statut. J'ai besoin d'impressionner par mon travail et ma personnalité, point.

Et dans ce domaine, vous souhaitez que cette impression soit durable.

Oui. Il y a beaucoup de gens, dont sans doute des artistes, qui se fichent pas mal que leur travail, leur œuvre de vie, quelle qu'elle soit, subsiste encore après leur mort. Bizarrement, moi, je ne m'en fous pas du tout ! Je vous le dis franchement, j'ai vraiment envie que mon travail soit en vie dans 200 ans. J'ai envie qu'il existe au cours de ma vie et qu'il me survive. Je suis très déterminée à faire en

sorte que mon travail reste. Qu'il dure pour toujours. C'est ce que je veux.

Vous pourriez décliner à l'infini les thèmes que vous traitez de longue date : l'émotionnel, le vécu, le bonheur, l'amour...

Ça me met en colère quand certains me reprochent de me servir de ma vie comme terreau d'inspiration. Quel artiste ne le fait pas directement ou indirectement ? Ça m'a souvent heurtée au plus haut point. Il y a plusieurs années, j'avais participé à un concours d'art où j'avais apporté trois œuvres différentes. L'une d'elle représentait mon empreinte digitale en format géant, une autre était une petite vidéo de Joséphine, âgée alors de 3 ans, qui parlait de son papa. La présidente du jury me dit : « Excusez-moi, mais c'est beaucoup trop autobiographique. » Et pourtant, il n'y avait pas d'image de mon père, Albert. Il n'y avait même pas de drapeau belge ! L'empreinte digitale, déjà, ça a dû lui donner des palpitations... J'ai trouvé ça honteux, du « deux poids, deux mesures ». Tant d'œuvres, dans quelque domaine que ce soit, sont liées au vécu de l'auteur, à son autobiographie, à sa trajectoire personnelle... C'est notamment le cas de grandes artistes protéiformes comme Tracey Emin, Marina Abramovic ou Frida Kahlo, par exemple. Il peut y avoir un besoin criant d'exprimer ce qu'on a vécu dans sa chair ou son âme. Je veux simplement dire que nos vies, notre enfance nous influencent forcément, qu'on le veuille ou non. Et que, quand on la chance d'être

« Il fallait, pour survivre, du moins pour ne pas couler, conserver mon identité profonde. Je me suis dit que je ne pouvais pas me changer »

connu, on peut faire bénéficier le public de son expérience et aider ceux qui vivent des douleurs ou des difficultés comparables. Le fait que mon cas a été médiatisé peut inspirer d'autres combats justes, mais difficiles. Cela peut aider les gens à percevoir une situation de façon plus positive, à tenter

de la résoudre.

Votre père, le roi Albert, qui était présent le 25 septembre à l'inauguration de l'Institut Roi Albert II des cliniques universitaires Saint-Luc à Woluwe-Saint-Lambert, semble encore en forme. Comment le décririez-vous personnellement ?

Je vous confirme qu'il est très vaillant. Je suis impressionnée de voir à quel point, pour un homme de son âge, il est encore « sharp », très vif. Précis, très drôle aussi. Et, comme je vous l'ai déjà dit, il reste très informé sur de nombreux sujets, en Belgique comme à l'étranger. — **Emmanuelle Jowa**